

S'inspirer de Roger T. Pédauque_

Jean-Michel Salaün

Les trois textes collectifs réunis dans ce livre ont un même objectif : construire une réflexion transversale aux disciplines et expertises sur le document numérique afin d'orienter les recherches à venir et d'éclairer les stratégies des acteurs institutionnels impliqués dans son développement ou sa manipulation. Pour atteindre cet objectif, un atelier d'écriture collective a été construit pendant trois ans et demi au sein d'un réseau de chercheurs du CNRS (Centre national de la recherche scientifique). Nous donnons quelques précisions sur ses modalités en fin de livre. Roger T. Pédauque, le signataire des textes, n'est pas une personne réelle mais un symbole. Il représente ce collectif des nombreux participants et offre ainsi un moyen à la fois ludique et pratique d'affirmer la réalité de l'interdépendance de la contribution de chacun. L'auteur, « Roger » comme nous avons pris l'habitude de l'appeler dans nos débats, n'existe pas et pourtant je crois pouvoir affirmer que l'influence de sa pensée a été forte auprès des quelques 175 chercheurs inscrits sur la liste de discussion du réseau et sans doute au-delà.

Le statut des textes produits par Roger T. Pédauque, plus essai ou manifeste que démonstration, autorise de nombreuses lectures et interprétations qui ne risquent donc

pas d'être contredites ou démenties par leur auteur puisque celui-ci n'a pas d'incarnation et encore moins d'opinion. Nul ne saurait s'établir gardien d'une « pensée pédaquienne ». Cet état est à la fois une vertu et une faiblesse.

Le mouvement de l'écriture collective a permis de décloisonner de nombreux savoirs pointus en les confrontant avec d'autres. La multiplicité et la technicité des expertises rendent bien difficile une compréhension et vision globales du mouvement largement explosif de passage au numérique. Personne, sans doute, ne dispose de l'étendue des connaissances couvrant les multiples facettes du développement du document numérique. Et pourtant, chaque acteur est amené à produire des analyses ou prendre des décisions qui peuvent avoir des conséquences en chaîne sur l'orientation de tel ou tel des éléments interdépendants d'un ensemble.

Deux grandes familles scientifiques sont concernées par la recherche sur le document numérique. D'un côté les « STIC » (sciences et techniques de l'information et de la communication), principalement les informaticiens, imaginent et développent les techniques qui transforment l'objet. De l'autre les « SHS » (sciences de l'homme et de la société) analysent ses dimensions humaines. Le dialogue entre ces familles n'est pas aisé tant leur posture épistémologique est différente. Pourtant, ce dialogue est indispensable, si l'on prétend à un minimum de lucidité, pour comprendre des changements d'une ampleur et radicalité inédites. De plus, à l'intérieur de chacune des deux grandes familles, la spécialisation des savoirs a cloisonné les chercheurs et là aussi il paraît souhaitable d'élargir les points de vue pour embrasser l'ensemble des dimensions de notre objet. Ainsi sans prétendre avoir résolu le difficile problème de l'interdisciplinarité, la confrontation des points de vue et des savoirs spécialisés a eu la vertu d'ouvrir largement la réflexion. Et je puis témoigner, comme je pense bien d'autres lecteurs ou co-auteurs, que ma propre analyse s'est considérablement enrichie par la nécessité de comprendre et d'intégrer des

raisonnements et des contraintes issus de disciplines que je ne maîtrise pas.

Mais le procédé a aussi ses limites. Tout d'abord, il est en contradiction avec l'évaluation institutionnelle de la science, basée sur les publications nominatives dans des revues reconnues et sur le comptage des citations et co-citations. Il est vraisemblable que, passé l'engouement de la nouveauté, cette marginalité a freiné, consciemment ou non, quelques ardeurs. D'autant que, au-delà des contingences de l'évaluation des chercheurs, il était demandé beaucoup d'altruisme aux membres d'un groupe social où la manifestation des egos est plutôt la norme. Ensuite, même si Roger n'a pas hésité à prendre souvent position sur des sujets controversés, il est impossible d'ouvrir un débat avec lui. On peut discuter à partir de ses propositions, les dépasser, mais on n'aura pas d'interlocuteur direct. Aussi, faut-il prendre ses affirmations comme des suggestions ouvertes. Il y a là une contradiction de fond qui ne peut être productive que sur un temps limité, celui de la découverte des idées et raisonnements entre co-auteurs. Au-delà, le risque serait de construire, sans l'assumer ouvertement, un courant de pensée, c'est-à-dire une chapelle. Enfin, le dispositif a progressivement favorisé les membres de la famille des SHS, pourtant minoritaires dans le réseau mais plus habitués au débat et à la rhétorique, que les tenants des STIC.

La publication de ce livre, et celle de son complément *La redocumentarisation du monde*^{*}, marquent donc une borne, l'aboutissement d'un processus. Il serait devenu artificiel de poursuivre une dynamique hors des contingences académiques, d'autant que dans le même temps les caprices des politiques scientifiques nationales n'ont pas favorisé le

* Livre coordonné par Jean Charlet résumant les principaux résultats des groupes de travail du réseau thématique pluridisciplinaire *document et contenus*. Édition Cepadues.

développement de l'interdisciplinarité. Il fallait tirer les leçons du travail accompli et capitaliser les résultats. Même si tous les textes sont en ligne, l'édition d'un livre a le mérite de les réunir dans un même objet maniable et aussi celui d'améliorer la lisibilité des textes. Au fond, il s'agit, en forme de réflexivité, d'appliquer à Pédaque les propositions de Roger.

Passé ce cap, il faudra, en s'appuyant sur les acquis de l'expérience, bâtir un véritable programme de recherche sur le document numérique qui saura à la fois trouver les moyens de son développement au sein de l'institution scientifique, et, en même temps, rompre avec les cloisonnements qui la sclérosent trop souvent. Pour avancer, je voudrais ici suggérer trois pistes découlant chacune d'un des trois textes. Il ne s'agit pas d'un programme de recherche, ce n'est pas le lieu pour son élaboration, mais plutôt de souligner quelques points forts transversaux qui m'ont été inspirés par ma participation centrale au collectif d'écriture et par la relecture des textes. Je suis persuadé que nous avons besoin, en effet, d'une théorie plus englobante que celles dont nous disposons aujourd'hui pour comprendre réellement les phénomènes documentaires auxquels nous assistons et sur lesquels nous agissons comme chercheurs ou praticiens.

La tridimensionnalité du document_

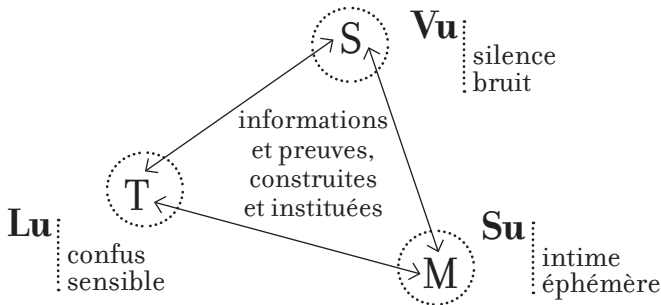


Figure – Représentation générique d'un document.

Le premier texte de Roger, qui visait d'abord à faire l'état des lieux des recherches sur le document numérique, les a regroupées en trois catégories par rapport à leur angle principal d'approche. À la réflexion, je les rebaptiserais ainsi : le signe ou la forme (F), le texte ou le contenu (T), le médium ou la relation (M).

On peut reprendre ainsi la conclusion du texte : un document peut être défini comme la représentation d'une vérité partagée au-delà du chaos (le silence et le bruit), de la cacophonie (la confusion et le sensible) et de l'oubli (l'intime et l'éphémère). Ainsi, les modalités anthropologiques (lisibilité-perception, forme-signes), cognitives (intelligibilité-assimilation, texte-contenu) et sociales (sociabilité-intégration, médium-relation) doivent non seulement être pertinentes prises chacune séparément, mais encore être cohérentes entre elles. S'il ne peut être « vu » ou repéré, « lu » ou compris, « su » ou retenu, un document n'est d'aucune utilité.

Cette idée va très au-delà de l'objectif initial de balisage de ce premier texte. Elle esquisse en effet une méthode tridimensionnelle pour l'analyse et pour la construction d'outils qui ne sauraient négliger l'une ou l'autre approche.

L'empreinte cognitive des communautés_

Le deuxième texte de Roger voulait approfondir l'une de ces trois dimensions du document, sa dimension intellectuelle, celle du texte ou du contenu. Cet approfondissement s'est réalisé dans deux directions qui rejoignent les deux autres dimensions documentaires repérées : la relation du texte avec la forme, d'une part, dans sa grammatisation, sa matérialité et dans le difficile problème de l'invariance documentaire ; la relation du texte avec le médium d'autre part, avec l'interrogation du Web sémantique et des ontologies.

Si l'on admet qu'un individu, un groupe ou même un pays sont aussi définis par les documents qu'ils produisent, consultent ou réunissent, ces réflexions pourraient déboucher sur l'idée d'une empreinte cognitive, produite par les traces documentaires, qu'il s'agisse des textes eux-mêmes, de leur grammatisation, de leur matérialisation ou des métadonnées, des ontologies ou encore des traces laissées par l'activité du lecteur. Les possibilités de calcul de l'outil permettent d'envisager dans cette orientation des développements inédits dont certains sont ponctuellement déjà mis en œuvre par les industriels du domaine (moteurs, libraires en ligne...).

Cette idée ouvrirait largement les perspectives des institutions documentaires traditionnelles, bibliothèques et archives, ébranlées par les multiples développements du numérique. Leur vocation première est bien de mettre en relation les communautés qu'elles servent avec les documents qui leur sont utiles ; et leurs outils principaux sont bien l'organisation, la gestion et l'exploitation de traces : catalogue, inventaire, plan de classement, collection, statistiques de consultation, etc.

Le paradoxe de Roger_

Le troisième et dernier texte voulait développer la dimension « médium » du document. Il met en avant la notion de redocumentarisation en insistant sur les relations entre les transformations documentaires et les changements sociaux. Suggérant un découpage par fonctions et par territoires, il montre comment la recomposition documentaire est à la fois la source et la conséquence du jeu des acteurs, petits ou gros, intéressés ou non.

Mais il me semble que pour donner sa pleine épaisseur à l'idée de redocumentarisation, il faut admettre qu'elle est bâtie sur un paradoxe, que j'ai baptisé « paradoxe de Roger »

car il m'a été directement inspiré par ce texte. Il peut être énoncé ainsi : le Web favorise conjointement deux mouvements opposés : le développement d'échanges spontanés (conversations) et leur fixation sur un support public, pérenne et documenté. Autrement dit, le Web transforme automatiquement ce qui relevait de l'intime et de l'éphémère en document ou proto-document.

La reconnaissance de ce paradoxe éclaire le processus de redocumentarisation. Il ne s'agit pas simplement de la résultante de stratégies d'industriels, ou de groupes de passionnés ou encore de contrôleurs patentés, mais bien d'un mouvement structurel qui, une fois l'architecture du réseau en place, dépasse à la volonté des acteurs. Ces derniers utilisent les caractéristiques de la redocumentarisation, et par là-même l'accélèrent et l'organisent en lui donnant un sens, mais celle-ci dispose aussi de sa dynamique propre. Elle s'autoproduit. Admettre cela, c'est mesurer l'importance du phénomène, être conscient de l'urgence de son analyse et de sa maîtrise pour éviter les dérapages.

Ces trois idées ne sont ici qu'esquissées. Ce faisant j'ai bien conscience de ne pas rendre justice à la richesse des trois textes de Roger, peut-être même d'en réduire la portée en n'insistant que sur quelques éléments. Elles sont là pour montrer par l'exemple combien le travail collectif de tous les contributeurs de ces textes a été riche. Ils ont semé pour l'avenir et chaque lecteur trouvera, j'en suis sûr, matière à développer et élargir sa propre réflexion.

Pour conclure cette introduction, il faut rendre hommage aux nombreux participants au processus d'écriture. Le croisement de toutes les remarques, connaissances partagées, savoirs particuliers ou généraux a produit un résultat très au-delà de leur simple addition, sans qu'aucun des contributeurs n'en tire de bénéfice particulier. Certains appelleront cela de l'intelligence collective, c'est en tous cas une conception humaniste et réjouissante de la construction scientifique.